

DIANE DUCRET

le
Maître
de
l'Océan

roman



« Une seule goutte d'amour
peut guérir un océan de solitude. »



**LE NOUVEAU ROMAN DE L'AUTEUR
AU MILLION DE LIVRES VENDUS**

Flammarion

DIANE DUCRET

le Maître de l'Océan

L'incroyable aventure d'un jeune orphelin destiné à devenir moine taoïste, traversant les mers à bord d'un cargo chargé de kiwis vers les rivages français. Hanté par l'idée d'appivoiser le grand Océan, il espère que celui-ci répondra à la question qui le taraude : comment vivre quand on a perdu tout ce que l'on aimait ?

Sans relâche, il se confronte aux éléments, se heurte aux vagues, à ses doutes, à son chagrin. L'eau et le ciel, la foi et la nature, l'Orient et l'Occident se confondent. Au pied du Mont-Saint-Michel, il entreprend le plus grand des voyages, une odyssée intime, celui de l'aventure du soi.

Dans le sillage des récits bibliques, de la sagesse taoïste et des philosophies antiques, Diane Ducret nous livre un roman en forme de conte philosophique. *Le Maître de l'Océan* est le livre de la grande consolation de la mer en nos temps troublés.

Diane Ducret est l'auteur de romans et d'essais à grand succès, dont *Femmes de dictateur*, *La Chair interdite*, *Les Indésirables*, *La meilleure façon de marcher est celle du flamant rose*. *La Dictatrice*, son dernier livre, est en cours d'adaptation en série aux États-Unis.

Flammarion

Le Maître de l'Océan

DU MÊME AUTEUR

- Femmes de dictateur*, Perrin, 2011.
Femmes de dictateur 2, Perrin, 2012.
Corpus equi, Perrin, 2013.
La Chair interdite, Albin Michel, 2014.
L'homme idéal existe. Il est québécois, Albin Michel,
2015.
Lady Scarface, Perrin-Plon, 2016.
Les Indésirables, Flammarion, 2017.
La meilleure façon de marcher est celle du flamant rose,
Flammarion, 2018.
La Dictatrice, Flammarion, 2020.

Diane Ducret

Le Maître de l'Océan

roman

Flammarion

© Flammarion, 2022.
© Diane Ducret, 2022.
ISBN : 978-2-0802-4558-8

« L'eau est la force motrice de toute la nature. »

Léonard de Vinci

Les savants de chez vous disent qu'à l'origine il n'y avait sur Terre qu'une vaste étendue d'eau appelée océan Primitif. L'eau formait alors une sphère parfaite que rien ne venait troubler. Puis il y eut les continents, les plaines et les volcans. Les lacs, les rivières et les champs. De l'océan Primitif, quelque chose naquit. Il y eut des animaux sauvages, les hommes et leurs villages, et bientôt tout ou presque sur Terre fut recouvert.

Depuis cette montagne, à plus de mille mètres d'altitude, seuls les sommets verdoyants des monts Wudang séparent le ciel de la terre. La roche nous

Le Maître de l'Océan

domine, dans toute sa splendeur. N'est-il pas amusant de penser que nous sommes pourtant assis au milieu de cet océan ? Fermez les yeux un instant et tendez l'oreille, vous l'entendrez. Inspirez profondément, vous sentirez son sel. Regardez à présent l'horizon, et il apparaîtra.

Quelle lubie s'est donc emparée de ce vieux fou, qui sur les hauteurs du pays du Milieu, entouré de pierres battues par la mousson, se pense au milieu de l'océan ? Est-ce donc pour l'entendre ainsi divaguer que je suis venue de si loin, voilà ce que vous devez penser ! Vous vous moquez sans doute de ce vieillard qui, ayant pris racine dans la terre de Chine, vous parle de mers invisibles, quand tout ce que vous voudriez entendre, c'est une parole de sagesse à rapporter chez vous comme un souvenir, la formule magique pour une vie heureuse.

Je ne peux vous blâmer. Bien des Occidentaux arrivant ici posent sur moi le même regard que vous. Ils portent en eux le poids de tant de questions dont ils voudraient être soulagés, et s'impatientent de ne pas trouver dans l'instant les réponses qu'ils sont venus chercher. On n'entreprend pas un si grand voyage si l'on n'a pas au fond de soi une énigme à percer. Mais la plupart d'entre eux ne veulent pas réellement m'écouter,

ils veulent être confortés dans leurs certitudes. Et vous, qu'êtes-vous venue chercher ?

Vos cheveux blonds et vos yeux clairs cachent mal les sombres nuées, comme autant d'interrogations qui nichent dans votre tête. Ici, nous disons que vous ne pouvez pas empêcher les oiseaux du malheur de voler au-dessus de vous, mais vous pouvez les empêcher de faire leur nid dans vos cheveux.

Avez-vous déjà regardé la mer ? Vous êtes-vous confrontée à ses flots ? Imaginez la sagesse accumulée par l'océan depuis les millions d'années qu'il nous observe. Et si je vous disais maintenant que l'océan Primitif recèle un secret, la clef de voûte qui lie toutes vos questions ?

Je ne peux vous la révéler si facilement, l'océan ne parle qu'à ceux qui savent se taire. Et cela n'est guère le point fort des fils de l'Occident. Il reste muet face à l'homme de passage, celui qui ne lui prouve pas sa fidélité. Mais celui qui a su l'écouter et déchiffrer son langage est libéré de la cause de sa souffrance. Celui auquel il confie son secret devient sage.

Comment le sais-je ? Lorsque je suis arrivé sur le mont Sacré, j'avais comme vous le besoin indicible de comprendre, l'envie de toucher du doigt quelque chose de plus grand que ce que la vie m'offrait. Ma famille nourrissait une grande

Le Maître de l'Océan

défiance envers les livres, je ne savais pas lire et jamais je n'avais ouvert un atlas quand je fus intégré comme disciple au sein du temple. Jamais alors je n'aurais pensé en devenir le Maître.

Il est contraire à ma culture de parler de soi, de se mettre en avant. Nous ne cultivons point la vanité. Mais tout homme doit, à un moment de sa vie, faire le récit de ce qui lui est arrivé, afin de savoir qui il est. Et si mon exemple peut éclairer votre chemin, alors mon existence n'aura pas été vaine.

Je suis né l'année du Cheval, le jour de la fête des lanternes, la deuxième année du soixante-dix-huitième cycle sexagésimal, dans la province de Hubei. Mon pays était encore, hélas, un des plus pauvres du monde. Nous ne manquions pas de courage aux champs, mais la guerre venait moissonner chaque génération qui poussait, et rendait à la Terre les hommes à peine nés.

Assise sur une charrette tirée par mon grand-père, tenant mon oncle d'à peine deux ans dans les bras, ma grand-mère avait ressenti les premières douleurs de l'enfantement, tandis qu'ils traversaient un pont suspendu aux planches de bois vermoulu, cherchant à fuir les combats de la guerre civile, et le village qui avait été pillé puis bombardé. Mon grand-père, qui travaillait le

bois, était sage de ses mains, mais dépourvu de connaissances médicales élémentaires. Il avait arrêté sa charrette au beau milieu du pont, craquelant sous le poids de l'exode, et avait cherché parmi la foule une sage-femme qui pourrait l'aider, tandis que ma grand-mère se retenait de crier. Lorsqu'il était revenu, il l'avait trouvée inanimée, avec, posée sur son ventre, ma mère, les yeux encore fermés.

La sage-femme n'avait pu que constater le décès ; le cœur de la pauvre, déjà épuisé, n'avait pas supporté l'accouchement. Elle coupa le cordon qui reliait la vie et la mort, et déposa l'enfant dans les bras de mon grand-père, qui ne savait que faire.

Quelle double malédiction que cette naissance-là ! Elle lui avait pris son aimée, pour une fille qui, jusqu'à ses noces, coûterait plus qu'elle ne rapporterait à la famille. La nourriture et les morceaux les plus gras étant réservés aux garçons, mon oncle poussait gaillardement, tandis qu'on attendait que ma mère, aussi chétive que le vent, survive à son troisième anniversaire pour lui donner un nom. Alors on l'appela Yunhe, « nuages de paix ».

Sitôt qu'elle sut marcher, la famille de ma défunte grand-mère insista pour qu'on lui enserme les pieds dans des bandes de tissu, afin qu'ils

conservent la dimension de ceux d'une poupée. Après avoir fait bouillir de l'eau, on trempa ses pieds dans un récipient où étaient mélangées des herbes médicinales. On plia ses orteils tout contre la plante de son pied, afin d'en réduire sa longueur et donner au pied la forme d'un bouton de lotus parfait, le lotus d'or. On plaça ensuite son petit pied de porcelaine dans une chaussure pointue que l'on rétrécissait chaque mois, pour que le pied en prenne la forme. Mon grand-père avait le cœur serré entendant l'enfant hurler, mais ne pouvait se soustraire à une tradition familiale symbolisant la richesse et la distinction. Les filles aux pieds bandés ne peuvent travailler qu'au sein de leur foyer, leur affliction les empêchant d'œuvrer aux champs. Plus le pied est petit, dans un soulier finement brodé, plus les chances de se marier à une famille fortunée sont grandes, avait-on dit à mon grand-père, car ce signe renvoie l'idée d'une femme honorable et chaste.

La guerre contre le Japon éclata alors que ma mère entra dans sa dixième année. La vie, qui était dure, le fut plus encore. La nourriture manquait, les hommes partaient au front à mesure que les Japonais pénétraient dans nos terres. Lorsqu'ils menacèrent Hubei, mon oncle s'engagea pour défendre son pays, et mère, qui était

destinée au mariage, dut prendre le chemin des champs.

Les plants et la terre humide qu'elle foulait imbibaient ses bandages sans qu'elle pût les faire sécher. D'atroces escarres la faisaient souffrir. Alors elle vola un outil dans l'atelier de menuiserie de mon grand-père et coupa ses bandes. Le lendemain, ses camarades travailleuses lui donnèrent le surnom de « Pieds libérés ». Quel événement ! Le village tout entier en parlait. Une jeune femme d'aujourd'hui ne peut comprendre ce que cela signifiait. Une femme aux pieds libérés peut aller où elle veut, quitter son foyer, voire son pays !

Cet acte de liberté, qui ferait d'elle aujourd'hui une héroïne, l'avait au contraire déclassée. Aucun homme ayant une situation permettant d'élever dignement une famille n'était venu demander sa main. Une femme libre faisait presque aussi peur aux hommes qu'un serpent.

La guerre était devenue mondiale, l'ennemi avait décidé de mettre en action la politique des Trois Tout : « tue tout, brûle tout, pille tout ». Les gaz toxiques asphyxiaient les soldats. Yunhe avait seize ans. Elle avait pris l'habitude de s'échapper, seule, dans la forêt pour s'extraire du quotidien. Elle rencontra sur le bord d'un

chemin un garçon d'à peine dix-neuf ans qui faisait partie d'un bataillon engagé dans des actions de guérilla. Tandis que le monde autour d'elle n'était que peur, lui semblait rayonner. Au cœur de cette forêt, il souriait. Elle l'avait suivi jusqu'au milieu d'une clairière, dans une cabane dans laquelle il logeait.

Ils avaient ce soir-là dîné de riz froid, renonçant à allumer un feu pour ne pas être repérés. À la seule lumière des étoiles qui filtrait entre les planches de bois, il avait parlé longtemps. Il était prêt à se sacrifier au nom de la liberté, la mort pour lui n'était rien, car il avait avec lui la force indomptable du Tao. Il avait sorti de son baluchon un petit ouvrage à la reliure précieuse, le *Tao-to-king*, le *Livre de la voie de la vertu*, de Lao Tseu, qu'il lui tendit : « Ce livre a été écrit par notre maître à tous il y a deux mille cinq cents ans. Il fait depuis trembler tous les pouvoirs. Lis chaque page comme si elle parlait de toi. Prends bien soin de le cacher, ceux qui rêvent de liberté ont pour ennemi mortel la réalité. » Ils avaient discuté encore, bien après qu'ils n'avaient plus rien eu à se dire. Puis ils s'étaient tus.

Leur étreinte ne pouvait s'étendre au-delà du matin. Il devait reprendre la route, disparaître

pour ne pas être pris. Le givre avait fait prisonniers les arbres autour de leur abri.

Il fallait qu'il parte. Alors Yunhe s'était saisie du couteau qu'il portait à la ceinture, et avait coupé les longs cheveux qui lui couvraient les reins. Elle avait pris les bottes du jeune combattant et les avait fourrées de sa dense chevelure afin que ses pieds ne subissent pas le gel.

Après son départ, ma mère était demeurée là un certain temps, le cœur battant, avant de faire route vers le village. Tandis que la neige fraîche étouffait ses pas, elle avait entendu un coup de feu. Elle s'était retenue de crier.

Quelques mois plus tard, lorsque son ventre s'était arrondi, elle était retournée dans la forêt jusqu'à la clairière, mais c'était comme si aucune cabane n'y avait jamais été dressée. Aucune trace ne subsistait, seulement quelques touffes d'herbe brûlée.

« J'aurais voulu garder avec lui ma jeunesse et mes émotions. Je n'attendais rien de lui, juste les choses futiles de la vie, son sourire, ses larmes, son bonheur. Mais la liberté avait besoin de lui, ailleurs », me disait-elle chaque fois que je la questionnais sur mon père. J'étais son seul enfant et son unique raison de vivre.

Le Maître de l'Océan

Nous habitons une pièce chez mon grand-père, qui peinait à cacher sa honte d'avoir une fille-mère à la maison. En lui le ressentiment avait grandi. C'était à cause d'elle qu'il avait perdu sa bien-aimée, c'était elle qui était restée tandis que son fils était parti à la guerre et n'était pas revenu. Le conflit enfin s'était éteint mais avait laissé une terre désolée et des ventres affamés. On disait que dans les rues les chiens dévoraient les corps, mais ce n'était pas vrai, les chiens avaient depuis longtemps été mangés par la population.

Ma mère me cachait tout cela. J'ai souvent eu faim durant mon enfance, mais ses bras comblaient tous les manques. D'une ossature frêle, les épaules tombantes, la taille fine, ses mains délicates aux doigts si fins n'étaient qu'harmonie dans chaque geste. Elle se mouvait avec une grâce et une souplesse extraordinaires. Ses bandes avaient laissé sur ses pieds des marques affreuses et la firent marcher les jambes arquées tout le reste de sa vie. Je la voyais partir pour les champs en claudiquant, ne comprenant que tardivement la raison de son affliction. Elle laissait ainsi derrière elle dans la neige des traces de pas si petites qu'on aurait dit celles d'une chèvre.

Chaque soir, pour m'endormir, elle me lisait une page du livre sacré, prenant soin de le cacher

dans la paille de sa couche sitôt refermé. Car mon grand-père interdisait ce genre de lecture. Tout ce qui était qualifié de superstitieux ou d'antimarxiste était défendu. « La bouse de vache est plus utile que les dogmes, on peut en faire de l'engrais », disait-il aussitôt qu'il la surprenait en train de lire. Mon grand-père était un bon Chinois, et le Tao avait été interdit, les temples avaient été fermés ou brûlés. Les moines avaient émigré, ou étaient entrés dans l'illégalité. Seuls quelques-uns, en haut de la montagne Sacrée, résistaient.

Lorsque l'année du Dragon arriva, Yunhe tomba malade. Son teint de rose avait à présent la couleur de la cendre. Elle se mit à cracher du sang. Son pouls était aussi faible que le souffle d'un moineau. À son chevet, j'aurais voulu lui faire la lecture de pages du livre sacré pour la soulager, mais je ne savais pas lire. Alors ma mère, que la fièvre commençait à emporter, fit un songe. Elle vit apparaître, tout en haut d'une montagne, un sanctuaire d'or. À l'intérieur, derrière une porte rouge, se tenait une étendue d'eau infinie. La lumière y reflétait mille rayons descendant tout droit du ciel, et rien ne venait perturber sa tranquillité.

Le Maître de l'Océan

À son réveil, elle sourit avec une joie que je ne lui avais jamais vue. Son visage avait retrouvé les couleurs de la vie, sa vision l'avait guérie de son mal. « C'est si beau là-haut, mon fils, c'est si beau », me dit-elle en passant sa main sur ma joue encore lisse. Puis elle s'envola rejoindre les nuages en paix. Yunhe mourut alors que je n'avais pas encore treize ans.

Mon grand-père accepta de me garder, à condition que je travaille à ses côtés dans l'atelier de roues de charrettes. Le travail manuel ferait de moi un homme, espérait-il, et exorciserait les rêveries fantasques de liberté que ma mère avait semées en moi.

Mon piètre maniement des instruments de charpentier lui fit bien vite regretter son choix. Je souffrais hélas d'un manque patent d'habileté. Me chargeait-il de partir dans la forêt couper du bois, je restais des heures à choisir le plus parfait des arbres, à le regarder, le détailler, imaginant combien de roues y étaient contenues en puissance. Mon regard était happé par chaque écorce, dont la couleur et la disposition en faisaient une entité indépendante, unie dans un tout qu'elle rendait plus robuste, protégeant le cœur de l'arbre permettant aux branches de s'épanouir. Je

me perdais dans les veinures de la sève, visible entre les craquelures du bois. Je devenais soudain la fourmi en pleine ascension du tronc, puis j'étais la feuille qui danse sous le vent. Comment la nature pouvait-elle nous donner à voir tant de force et de fragilité dans un seul être vivant ? Un arbre était à lui seul l'expression de la dualité des choses terrestres. Le tronc était le Yin, le foncé, l'obscur, la fraîcheur, la réceptivité, l'imperméabilité, l'immobilité. Les feuilles étaient le Yang, la luminosité, la fraîcheur, l'élan, le mouvement. L'idée d'en couper le moindre bout me rebutait.

Les heures s'écoulaient dans cette contemplation, le soleil poursuivait sa course. Je rentrais à l'atelier, sans le bois attendu.

À la vue de ma brouette vide, mon grand-père se mettait en colère. Ses mains m'agrippaient, me secouaient. Depuis la mort de Yunhe, je n'avais guère poussé. Je fermais les yeux et laissais pleuvoir les coups, tentant d'adopter le détachement de la feuille qui danse dans le vent. Le soir, il déposait au pied de ma paillasse un bol de riz, mais je n'avais pas faim, j'étais empli de colère et de sentiment d'injustice. Ce n'étaient point les coups qui endolorissaient mon âme, mais son regard exempt de regrets le lendemain. J'en voulais à ma naïveté qui me faisait chaque fois

espérer. Pour un sourire, un regard nourricier posé sur moi, j'aurais tout pardonné.

Trois hivers passèrent ainsi dans ce climat délétère ou de maigre et renfermé je devins rachitique et emporté, vivant dans le souvenir de ma mère. Je m'endormais chaque soir en serrant le livre qu'elle m'avait laissé, ne sachant toujours pas déchiffrer le seul trésor que je possédais. Je pourrissais sur mes racines au lieu de pousser.

Un matin, je fus réveillé par les cris de mon grand-père. J'avais oublié de cacher la précieuse reliure avant de m'endormir. Puisque je voulais braver son autorité et verser dans la croyance et la superstition, alors je n'avais qu'à quitter sa maison et vivre parmi les illuminés qui pensent parler aux éléments et aux esprits. Il m'arracha le livre des mains et tourna les talons, me laissant écorché du plus irremplaçable de mes souvenirs.

Il rassembla mes affaires dans un linge, attela un âne et me dit de monter à ses côtés dans la charrette. Me jetant à ses pieds, j'implorai son pardon. S'il me chassait, qu'allait-il advenir de moi ? Il était ma seule famille, le seul être partageant le sang de ma mère.

L'âne tirait avec peine la charrette le long du sentier qui entamait l'ascension des monts Wudang. Le jour se levait alors qu'apparaissaient

devant nous les soixante-douze pics qui plongeaient sur des gorges drapées de nuages, des vallées suspendues, des forêts dissimulant des chutes d'eau. Moi qui jamais n'étais sorti du village, où je n'avais connu que la maison familiale, je ne pouvais croire que le monde extérieur recelât de telles richesses. C'était comme si les quatre éléments s'étaient donné rendez-vous en un lieu afin de s'épouser.

Au bout de cinq heures fastidieuses, un édifice se dessina à travers les nuages pourpres. Les deux étages de tuiles vertes cambrées trônaient à travers la brume sur le pic de la montagne du Cheval blanc, à plus de mille mètres d'altitude. Deux statues de dragons en gardaient l'entrée. Dans la cour, semblable à une sculpture, se tenait une figure longiligne, immobile.

Il était là, figé dans cette posture à tout jamais, comme s'il nous attendait, le Maître céleste. Il fit un large geste de sa manche noire et s'assit en tailleur sans décoller ses pieds du sol, nous invitant à le rejoindre

La pluie ruisselait sur sa barbe grise striée de blanc, l'eau prisonnière de ce buisson d'argent semblait s'y dissoudre ou s'y évaporer. J'étais tellement fasciné par l'immobilité parfaite de cette barbe que j'en oubliais ma peur et mon chagrin.